This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
V3. N3. 1774 (2)
~~Vet. Fr. II B. 329~~
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NANINE,

OU LE

PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE

En trois Actes en vers de dix syllabes.

Représentée par les Comédiens Français, le Lundi 16 Juin 1749.

Par Mr. DE VOLTAIRE.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Digitized by Google

PRÉFACE.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1749 parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe & approfondie d'un Académicien de la Rochelle ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes. Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? Ce ſerait ſûrement avilir le cothurne; ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie, ce ſerait une eſpéce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une Comédie & une Tragédie véritable.

Cet Académicien judicieux blâme ſur-tout les intrigues romaneſques & forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les ſpectateurs, & qu'on appelle par dériſion comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romaneſques & forcées peuvent-elles être admiſes? Ne ſont-elles pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être? Il conclut enfin, en diſant que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas ſans doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes & de remords. Il entend l'amour naïf & tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres. C'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le

INSTITUTION ERSITY L 1966 FORD RARY

Digitized by Google

langage de la comédie. Si on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grece dont nos théâtres retentissent. De sorte qu'en effet l'amour naïf & attendrissant dans une comédie, n'est point un larcin fait à Melpomène, mais c'est au contraire Melpomène qui depuis long-tems a pris chez nous les brodequins de Talie.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies qui eurent de si prodigieux succès vers le tems du cardinal de Richelieu; la Sophonisbe de Mairet, la Mariane, l'amour tyrannique, Alcionée. On verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier, & quelquefois aussi bas que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule. C'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce tems-là aucune comédie supportable. C'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droiis de l'autre. Il est même vraisemblable que cette raison détermina Molière à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène, une passion vive & touchante, il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de Mairet, qui fut la première piéce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses & coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce tems-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit Massinissa après la bataille de Cirthe :

> J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
> Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé.
> Comme par une vague une vague s'irrite,
> Un soupir amoureux par un autre s'excite.
> Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
> Un plaisir doit se rendre aussi-tôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits; & ceux même dont le génie mâle & sublime était fait pour rendre en tout à la tragedie son

Digitized by Google

ancienne dignité se laisserent entraîner à la contagion. On vit dans les meilleures piéces :

Un malheureux visage,
Qui d'un chevalier Romain
Captiva le courage.

Le héros dit à sa maîtresse :

Adieu trop vertueux objet & trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopatre dit qu'une princesse

aimant sa renommée,
En avouant qu'elle aime est sûre d'être aimée.

Que César :

Trace des soupirs & d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre César malheureux. Sur quoi sa confidente lui répond :

J'oserais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les piéces du même Auteur qui suivent la mort de Pompée, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'Auteur de Cinna ait fait débiter sur le théâtre, comme maximes de galanteries.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par les doux rapports les ames assorties,
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer,
Par ce je ne sai quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi, croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère ? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle *d'un je ne sai quoi, dont par le doux rapport les ames sont assorties !* Sopho-

Digitized by Google

elles aurait-il débité de tels madrigaux ? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie ?

Le grand homme qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage si touchant à la fois & si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène, que Boileau trouvait plus digne de la haute comédie de Térence, que du rival & du vainqueur d'Euripide.

On pourrait citer plus de trois cens vers dans ce goût, ce n'est pas que la simplicité qui a ses charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires, pour servir ou de préparation, ou de liaison & de passage au pathétique. Mais si ces traits naïfs & simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique, c'est dans ce point où la tragédie s'abbaisse, & où la comédie s'éleve que ces deux arts se rencontrent & se touchent. C'est là seulement que leurs bornes se confondent. Et s'il est permis a Oreste & à Hermione de se dire :

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pirrhus ;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimeriez plus,
Ah ! que vous me verriez d'un regard moins contraire,
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire,
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr....
Car enfin, s'il vous hait, son ame ailleurs éprise
N'a plus.... qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise...,
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?

Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le Misantrope est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence :

Rougissez bien plutôt ; vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison :
Ce n'était pas en vain que s'allarmait ma flamme,
Mais ne présumez pas que sans être vengé,
Je succombe à l'affront de me voir outragé,...
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens,
Oui, je peux tout permettre à mes ressentimens ;
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage,
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage,
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la piéce du Misantrope était

Digitized by Google

dans ce goût, ce ne ferait plus une comédie. Si Oreste & Hermione s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ferait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière. L'un reprend le ton plaisant, & l'autre le ton sublime.

La comédie encore une fois peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux, & très-désagréable.

On avoue, qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire. Mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs, que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gayeté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. Homère représente même les dieux riant de la mauvaise grace de Vulcain, dans le tems qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de la peur de son fils Astianax, tandis qu'Andromaque répand des larmes ; on voit souvent jusques dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot excitent le rire jusques dans le sein de la désolation & de la pitié. On défendit à un régiment dans la bataille de Spire de faire quartier ; un Officier Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : *Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans ? Ne s'attendrit-on pas avec Alcmène ? Ne rit-on pas avec Sozie ? Quel misérable & vain travail de disputer contre l'expérience ! Si ceux qui disputent ainsi, ne se payaient pas de raison, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci.

L'amour regne par le délire
Sur ce ridicule univers.
Tantôt aux esprits de travers

Digitized by Google

Il fait rimer de mauvais vers,
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant & plus humain
Il anime la comédie;
Il affadit dans l'élegie;
Et dans un madrigal badin
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poësie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu,
Que tous les états de la vie.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la Campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuſe, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée à la maiſon du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, domeſtique.

MARIN, autre domeſtique.

La Scène eſt dans le Château du Comte d'Olban.

Digitized by Google

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut, Monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous, ni moi n'avons un cœur tout neuf,
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.
Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même ;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste & si peu fait pour nous,
Sont enterrés ainsi que mon époux.

Digitized by Google

LE COMTE.

Oui, tout procès m'eſt fort inſupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas comme eux fort haïſſable!

LE COMTE.

Qui! vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans;
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble,
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah, l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur;
Je parle bien, & c'eſt avec douleur,
Et je ſai trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je crois.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!....

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faiſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promeſſe à ma foi vous engage,
Vous différez, & qui differe outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote; bon.

LE COMTE.

Je la reſpecte & je l'aime,

Digitized by Google

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous !
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite en un mot qui m'offense,
Qui me soulève, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte !
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non ; je ne trompe pas.
Dissimuler n'est pas mon caractère,
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le Ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix dans cet heureux asyle
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans ;
L'autre n'est plein que de fléches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebuttent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur ;
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez ;

TAYLOR INST

Digitized by Google

Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades;
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux, la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi! non.
J'en ai sans doute, & pour cette raison
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me reconcilier;
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug, le porte avec murmure,
L'amour tyran est un dieu que j'abjure:
Je veux aimer, & ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le Ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est-là leur lot, & pour moi je préfère
Laideur affable, à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne en lâche complaisante
De vos amours la honte extravagante;
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur,
Excuse en vous les bassesses du cœur.

LE COMTE.

Comment, Madame?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort ; un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du ſein de la miſère :
Vous rougiſſez ?

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en ſuis très-ſûre.

LE COMTE.

Eh bien !
Si je l'aimais, apprenez donc ; Madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable ?

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment ?
De votre rang toute la bienſéance,
Humilier ainſi votre naiſſance,
Et dans la honte où vos ſens ſont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire :
L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
Dans des blazons ; je la veux dans le cœur ;
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentil-homme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête homme,

Digitized by Google

Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un Seigneur avec honneur reçu.

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme, est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non. Mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou: quoi le public, l'usage!

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage,
Je me conforme à ses ordres gênans
Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, & d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts & sa pensée;
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi, de mon être il faudra qu'on décide;
J'ai ma raison, c'est ma mode & mon guide;
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez, aimez des filles de Village;
Cœur noble & grand, soyez l'heureux rival
Du magister & du greffier fiscal,

Digitized by Google

Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juste Ciel, que faut-il que je fasse!

SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est votre Jardinier
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien, Blaise;
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plaît fort,
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie,
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui. Ma foi c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

Digitized by Google

BLAISE.

Mais, c'eſt....

LE COMTE

Eh bien....

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine!

LA BARONNE.

Ah, bon! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! A quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon Maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah, pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... Non;
Pas tout-à-fait, elle m'a fait entendre
Tant ſeulement qu'elle a pour nous du tendre;
D'un ton ſi bon, ſi doux, ſi familier;
Elle m'a dit cent fois, cher Jardinier,
Cher ami Blaiſe, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs qui puiſſe plaire
A Monſeigneur, à ce Maître charmant;
Et puis d'un air ſi touché, ſi touchant,
Elle faiſait ce bouquet, & ſa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuſe, avec un certain air,
Un air, là, qui! Peſte l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaiſe, va-t-en.... Quoi, j'aurais ſu lui plaire!

Digitized by Google

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem !...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera :
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire ?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur est trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCÈNE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

IL l'aime comme un fou,
J'en suis certaine, & comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse,
A-t-elle pu me ravir sa tendresse ?
Nanine ! ô ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine ! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente !

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh, si fait : parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups !

Digitized by Google

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe mon père
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux;
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ſerais aiſe,
Mon pauvre enfant, ſi je peux te ſervir;
Tous deux ce ſoir je voudrais vous unir,
Je lui paierai ſa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne,
Que de plaiſir! eſt-il poſſible?

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah, par pitié, réuſſiſſez, Madame!

LA BARONNE.

Va. Plût au Ciel qu'elle devint ta femme.
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre!

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LA BARONNE, *seule.*

VIt-on jamais une telle aventure !
Peut-on sentir une plus vive injure ?
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le Comte Olban rival d'un Jardinier !

(à un Laquais.)

Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour ;
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle,
Ah ! c'est encore une douleur nouvelle ;
J'espérerais s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah, la voici, je me sens au supplice ;
Que la nature est pleine d'injustice ?
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiselle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MAdame.

LA BARONNE.

Mais ! est-elle donc si belle ?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;

Mais s'ils ont dit, j'aime.... Ah, je ſuis à bout.
Poſſédons-nous.... Venez.

NANINE.

. . Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de tems, avancez-vous. Comment!
Comme elle eſt miſe! & quel ajuſtement!
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpéce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure;
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières;
De ces bontés qui me ſont toujours chères;
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'avez protégée,
Sous cet habit je ne ſuis point changée:
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier!

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah, j'enrage...
D'où venez-vous?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre Anglais dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet?

NANINE.

Il eſt intéreſſant,
L'Auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux. Mais ce ſont des chimères,
Je ne puis croire à cette égalité.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire..;

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reftez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gands... Laiffez... Reftez.
Avancez-vous.... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous foyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez fi fouvent répeté,
Que fi j'avais ce fond de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guérifon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainfi ce qu'elle dit ?
Que je la hais ! Quoi, belle, & de l'efprit !
(Avec dépit.)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendreffe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiffe ma jeuneffe
Être honorée encore de vos bontés.

LA BARONNE.

Eh bien, voyez fi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez fi je vous aime.

NANINE.

Moi !

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eft fort bien fait, & très-digne de vous.
C'eft un parti de tout point fort fortable ;
C'eft le feul même aujourd'hui convenable ;
Et vous devez bien m'en remercier.

Digitized by Google

C'eft en un mot Blaife le Jardinier.

NANINE.

Blaife, Madame ?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce fourire ?
Héfitez-vous un moment d'y foufcrire ?
Mes offres font un ordre, entendez-vous.
Obéiffez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eft une offenfe,
Il vous fied bien d'avoir l'impertinence
De refufer un mari de ma main !
Ce cœur fi fimple eft devenu bien vain,
Mais votre audace eft trop prématurée,
Votre triomphe eft de peu de durée ;
Vous abufez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eft le retour,
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'infolence de plaire,
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai fu vous tirer :
Tu pleureras ton orgueil, ta folie,
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un Couvent.

NANINE.

J'embraffe vos genoux ;
Renfermez-moi, mon fort fera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eft pour moi la plus chère ;
Enfermez-moi dans un cloître à jamais,
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des allarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles.
Des fentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il fe peut, de moi-même,
Dès cet inftant je fuis prête à partir.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible, & que viens-je d'ouir!
Eſt-il bien vrai? Me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE, *avec un empreſſement de tendreſſe.*

Leve-toi,
Que je t'embraſſe, ô jour heureux pour moi!
Ma chère amie! eh bien je vais ſur l'heure,
Préparer tout pour choiſir ta demeure.
Ah, quel plaiſir que de vivre en Couvent!

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non. C'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh, oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat, tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui. J'entrevois qu'il me ferait funeſte,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte,
Un bon Couvent eſt un port aſſuré:
Monſieur le Comte, ah, je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime

Digitized by Google

A la fureur, & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas, il faut attendre
Le point du jour! Ecoute, il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement,
Nous partirons d'ici secrettement
Pour ton Couvent à cinq heures sonantes,
Sois prête au moins.

SCÈNE VI.

NANINE, *seule.*

Quelles douleurs cuisantes;
Quel embarras, quel tourment, quel dessein,
Quels sentimens combattent dans mon sein!
Hélas! Je fuis le plus aimable maître,
En le fuyant je l'offense peut-être,
Mais en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités?
Dans sa maison mettrait un trouble horrible,
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser,
Je le redoute, & n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée?
Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée?
Mais moi, mais moi! Je me crains encor plus;
Mon cœur troublé, de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur, je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

Holà, quelqu'un, qu'on reste à cette porte ;
Des siéges, vîte.

Il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.

Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monsieur ?

LE COMTE.

Oui. Je le veux ainsi.
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi, vos beaux yeux semblent mouillés de larmes.
Ah ! je le vois. Jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non, sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable,
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine ;
La jalousie en tous les cœurs domine.
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;
La femme l'est même avant que d'aimer.

B

Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère ;
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
Nous nous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rends justice,
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice,
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés ;
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vu
Et je vous ai tous les jours entendu,
Vous avez trop relevé ma naissance,
Je vous dois trop, c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas,
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre Anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve.... Ah ! çà, Nanine ;
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille ;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille ;
Et mon estime & sa tendre amitié

Digitized by Google

Doivent ici vous mettre fur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs.... Qu'ils font durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi? quel devoir! ah! le vôtre eft de plaire;
Il eft rempli. Le nôtre ne l'eft guéres:
Il vous fallait plus d'aifance & d'éclat,
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en fuis fortie, & c'eft ce qui m'accable;
C'eft un malheur peut-être irréparable.

(fe levant.)

Ah, Monfeigneur! ah, mon Maître! écartez
De mon efprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits, confufe, pénétrée,
Laiffez-moi vivre à jamais ignorée.
Le Ciel me fit pour un état obfcur,
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laiffez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eft trop, je n'y réfifte plus.
Qui? vous, obfcure! vous!

NANINE.

Quoi que je faffe,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous, parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de préfens.

LE COMTE.

Eh bien, pardon! J'en agis comme un père;
Un père tendre à qui fa fille eft chère;

Digitized by Google

Je n'ai point l'art d'embellir un préſent,
Et je ſuis juſte & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure ;
Elle vous traita mal. Mais la nature
En récompenſe a voulu vous doter
De tous ſes biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe,
Mais vous ſavez quelle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non. Jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez... Quoi ! votre cœur murmure ;
Qu'avez-vous donc ?

Digitized by Google

NANINE.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut. . . O Ciel ! c'en eſt donc fait.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, *ſeul.*

Elle pleurait ; d'une femme orgueilleuſe
Depuis long-tems l'aigreur capricieuſe
La fait gémir ſous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raiſon ſe récrie.
Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titre, & répandus ſans choix.
Eh ! . . .

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain ſur ſa toilette
Vous porterez cette ſomme complette
De trois cens Louis d'or ; n'y manquez pas,
Puis vous irez chercher ſes gens là-bas ;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne
Sur ſa toilette.

LE COMTE.

Eh ! l'eſprit lourd : eh, non !
C'eſt pour Nanine, entendez-vous ?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE

Allez, allez, laiſſez-moi.

(*Germon ſort.*)

Digitized by Google

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse :
Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage,
Et sa belle ame a mon premier hommage.
Mais son état!.. Elle est trop au-dessus.
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser ? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte ?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume.... Eh bien, elle est cruelle,
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh, quoi! rival de Blaise : Pourquoi non
Blaise est un homme. Il aime. Il a raison.
Elle fera, dans une paix profonde,
Le bien d'un seul, & les desirs du monde.
Elle doit plaire aux Jardiniers, aux Rois.
Et mon bonheur justifiera mon choix.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, *seul.*

AH ! cette nuit est une année entière
Que le sommeil est loin de ma paupière ?
Tout dort ici, Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien. Vainement je veux lire.
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.

Digitized by Google

Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-tems?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vîte, il fait jour: le tems presse.
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin!

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme:
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir au plus tard pour demain
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & sage;
Valet de chambre avec deux grands Laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits:
Des diamants, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris,
Creve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Est la Maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole, & reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême !
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur criera,
Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'emeut, & je ne crains personne.
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh, mais... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir ?... C'est ma mère, peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carosse.

LE COMTE.

Eh, qui ? par quel hasard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point. L'on part.

LE COMTE.

Comment on part ?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh, je le lui pardonne;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir ?

Digitized by Google

GERMON.

Avec Nanine elle eſt prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu, Nanine ?

GERMON.

La ſuivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle. Elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce Couvent voiſin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi ! que vais-je faire !
Pour leur parler je ſuis trop en colère ;
N'importe : allons. Quand je devrais... mais non ;
On verrait trop toute ma paſſion ;
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête,
Répondez-moi d'elle ſur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

(*Germon ſort.*)

Ah, juſte Ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait ? pourquoi, par quel caprice ;
Par quelle ingrate & cruelle injuſtice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, & ſans me déclarer,
Sans allarmer ſa timide innocence !
Pourquoi me fuir ? Je m'y perds plus j'y penſe.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, eſt-ce vous que je vois ?
Quoi, vous voulez vous dérober à moi ?
Ah ! répondez, expliquez-vous de grace ;
Vous avez craint, ſans doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs ſentimens
Que vos vertus m'inſpirent dès long-tems ;
Plus que jamais l'auront ſans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat, que leur prêtaient vos yeux.
Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah, parlez-moi ! je tremble plus encore.

NANINE.

Madame.

LE COMTE.

Eh bien !

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le Couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ſerait vous ? qu'entends-je ! ah, malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée.
.... Elle voulait, Monſieur, me marier.

Digitized by Google

LE COMTE.

Elle! à qui donc?

NANINE.

A votre Jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse;
Moi, qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée;
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous? vous punir? ah, Nanine! & de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma Maîtresse.
Je lui déplais, mon seul aspect la blesse;
Elle a raison; & j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même.
Et déchirer dans les ostérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant & se promenant.*

Quels sentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fonds d'une retraite,
J'aille cacher ma douleur inquiette;
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

Digitized by Google

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez : la Baronne
Vous favorise, & noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux ;
Moi, j'en fais un moins indigne de vous.
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme, il est fort à son aise ;
Je vous réponds qu'il a des sentimens ;
Son caractère est loin des mœurs du tems ;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le Couvent ?

NANINE.

..... Non, Monsieur....
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire ;
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant ;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il sent.
Voyez sur quoi ma retraite se fonde,
Un Jardinier, un Monarque du monde,
Qui pour époux s'offriroit à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine ;
Connaissez donc celui qu'on vous destine :
Vous l'estimez ; il est sous votre loi,
Il vous adore, & cet époux.... c'est moi.
L'étonnement, le trouble, la saisie.
Ah ! parlez-moi : disposez de ma vie,
Ah ! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu !

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi, vous m'aimez.... ah, gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas ;
Un tel hymen est toujours trop funeste.

Digitized by Google

Le goût se passe, & le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos ayeux....
Hélas, sur moi ne jettez point les yeux!
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage,
Il en serait indigne désormais
S'il acceptoit le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus, oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme:
Quoi! tout à l'heure, ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fut-ce un Prince.

NANINE.

Oui, sans doute;
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais, me haïssez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui;
Craindrais-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hymenée.

NANINE.

Songez.

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez.

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez.

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné.

NANINE.

Quoi, malgré moi votre amour obſtiné !...

LE COMTE.

Oui, malgré vous ma flamme impatiente,
Va tout preſſer pour cette heure charmante ;
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais ;
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCÈNE IV.

NANINE, *ſeule.*

Ciel, eſt-ce un rêve ! & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur !
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît & me frappe :
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux ;
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime ;
Lui, qui m'éleve au-deſſus de moi-même ;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
Je devrais.... non, je ne peux plus le fuir,
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Moi l'épouſer ? quel parti dois-je prendre ?
Le Ciel pourra m'éclairer aujourd'hui,
Dans ma faibleſſe il m'envoie un appui.
Peut-être même.... Allons, il faut écrire ;
Il faut.... par où commencer, & que dire ?
Quelle ſurpriſe ! écrivons promptement,
Avant d'oſer prendre un engagement.

Elle ſe met à écrire.

Digitized by Google

SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH! la voici. Madame la Baronne
En ma faveur vous a parlé, mignone.
Ouais. Elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec, vraiement.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble,
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! & que n'en ai-je autant!
Çà, je disais.

NANINE.

Eh bien!

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien: devant elle je n'ose
M'expliquer... la... tout comme je voudrais;
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon:

Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire;
Pour vous ſervir, vîte, point de miſtère.

NANINE.

Tu vas ſouvent au Village prochain,
A Rémival, à droite du chemin.

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce Village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage ?
Philippe Hombert ? je connais pas çà.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent.

NANINE.

Donne auſſi ce paquet,
Monte à cheval pour avoir plutôt fait:
Pars, & ſois ſûr de ma reconnoiſſance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert eſt un heureux manant,
La bourſe eſt pleine : ah ! que d'argent comptant !
Eſt-ce une dette ?

NANINE.

Elle eſt très-avérée;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée;
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu,
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

Digitized by Google

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCÈNE VI.

BLAISE, *seul.*

D'Où diable vient cet argent ! quel message !
Il nous aurait aidé dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié,
Et çà vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

Il met l'argent & le paquet dans sa poche : il rencontre la Baronne, & la heurte.

LA BARONNE.

Eh, le butor !.... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Ou vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monsieur le Comte est-il bien en colère ?
Quel billet est-ce là ?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message ?
Donne, ou je romps soudain ton mariage ;
Donne, te dis-je.

Digitized by Google

BLAISE, *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah !

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu :

Elle décachete la lettre.

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle est bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier :
Moi, j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, *seule.*

Lisons. » Ma joie & ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur ;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur !
» Quoi ! je ne puis vous voir & vous entendre ;
» Entre vos bras je ne puis me jetter !
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets ; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
» Et dont il est permis de s'éblouir ;
» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon cœur doit chérir.
Ouais. Voilà donc le style de Nanine !
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
Comme elle fait parler la passion ?
En vérité, ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!

Digitized by Google

Vous m'enleviez en ſecret mon amant,
Vous avez feint d'aller dans un Couvent,
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert ? Fort bien, friponne ;
J'en ſuis charmée, & le perfide amour
Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VEnez, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du tems ;
Sage amoureux, Philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival,
Monſieur Philippe Hombert votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels diſcours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon,
Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire.
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a ſubjugué.

Tandis que le Comte lit.

Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut ſa bile....
Eh bien ? Monſieur, que penſez-vous du ſtyle ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien :
Oh, le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lû ? Je demeure ſtupide :
O jour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent,
Il eſt prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue ?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous ?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux
Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monſieur.

Digitized by Google

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre.
Qu'on la renvoye à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurai pas ce cœur :
Si vous sçaviez à quel point sa personne
Nous charme tous, comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

Il sort.

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire, enfin nous l'emportons :
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état;
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un cœur noble ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je n'en crois rien ; mais ſoit, n'en parlons plus,
Réparons tout ; le plus ſage, en ſa vie,
A quelquefois ſes accès de folie :
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Eſt celui-là qui plutôt ſe repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais ceſſez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce ſujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos ſermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends,
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eſt qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eſt un affront.

LE COMTE.

Il ſera réparé.
Madame, il faut.

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE.

Vous ſavez bien .... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eſt ici.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

Madame, j'aurais dû

à part. *à sa mère.*

Philippe Hombert ! . . . Vous m'avez prévenu ;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse. . . .

à part.

Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils ;
On m'avait dit en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée.
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée ;
Mais ce mal-là. . . .

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus !

LA MARQUISE.

Prend-il souvent ?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.

Faisant une petite révérence à la Baronne.

Bon jour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom. La vieille bégueule.

Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.
Je me retire.

Elle sort.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE,

Parlant fort vîte & d'un ton de petite vieille babillarde.

Eh bien, Monsieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru ;
C'est sur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;
Qui l'an passé, chez la Marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde ;
D'y plus souper désormais Dieu me garde.
Bavarde, moi ! je sais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'est un grand point, il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que son Château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la Terre.
J'ai sû cela de feu votre grand père :
Il disait vrai ; c'étoit un homme, lui.
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se mocquant toujours du tems passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts ; on creve, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des bénets. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait crû ? Ce trait me désespère.
Eh bien, Germon ?

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre Notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Eh! voici le papier
Qu'elle devait, Monſieur, vous envoyer.

LE COMTE.

Donne... fort bien. Elle m'aime, dit-elle;
Et par reſpect me refuſe!... Infidelle!
Tu ne dis pas la raiſon du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'eſt ſa Baronne, & l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas, Monſieur, elle a déjà repris
Modeſtement ſes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine, hélas! Madame, que l'on chasse;
Tout le Chateau pleure de sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chassez; je n'entends point cela:
Quoi! ma Nanine? Allons, rappellez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine:
Je me souviens qu'à l'age de dix ans,
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle,
Et je prédis dès lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent!

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon-homme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous,
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne;
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi,
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi:
Chasser Nanine, & faire un mariage
Qui me déplaît! Non, vous n'êtes pas sage.
Allez, trois mois ne seront pas passés,
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le Marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus,
Mais entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimerent;
Deux mois après tous deux se séparerent.

Digitized by Google

Madame alla vivre avec un galant
Fat, petit-maître, escroc, extravagant ?
Et Monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, Maître-d'hôtel fripon ;
Bijoux nouveaux pris à crédit, Notaires,
Contrats vendus & dettes usuraires :
Enfin, Monsieur & Madame en deux ans,
A l'Hôpital allèrent tout d'un tems.
Je me souviens encor d'une autre histoire
Bien plus tragique, & difficile à croire.
C'était.

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez... O ciel ! ai-je pû soupçonner
Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table,
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en Payſanne ;* GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt tems de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais & dans cet équipage ?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! quoi, du matin au ſoir !
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles :
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé ;
Notre Baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage :
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui,
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui,
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

Digitized by Google

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne !

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie ?
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublierai...rien...que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais par tout avec vous m'établir;
Mais, Monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux : avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah ! Germon,
Je ſuis chaſſée...& par qui ?...

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie ?
Nous vous perdons...& Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il ſe marie !...Ah ! partons de ce lieu,
Il fut pour moi trop dangereux...Adieu.

Elle ſort.

GERMON.

Monſieur le Comte a l'ame un peu bien dure ;
Comment chaſſer pareille créature !
Elle paraît une fille de bien.
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine eſt donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en eſt fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame eſt donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main?

GERMON.

Qui? quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans Ecuyer, fort triſtement chemine;
Et de ma main ne veut pas ſeulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce Couvent voiſin
Où la Baronne allait dès ce matin:
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile & décente demeure:
Ces cens louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laiſſer entrevoir

Digitized by Google

Que c'eſt un don que je veux bien lui faire.
Dis-lui que c'eſt un preſent de ma mère;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien, je vais vous obéir. *Il fait quelques pas.*

LE COMTE.

Germon,
A ſon départ, tu dis que tu l'as vue.

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue?
Elle pleurait?

GERMON.

Elle faiſait bien mieux,
Ses pleurs couloient à peine de ſes yeux:
Elle vouloit ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décele
Ses ſentimens? As-tu remarqué?...

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi!

GERMON.

Oh! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes ſon maître;
Que vous avez des vertus, des bontés;...
Qu'elle oubliera tout... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va.... Mais ſur-tout gardes qu'elle revienne.

Germon ſort.

Germon!

Digitized by Google

GERMON.

Monſieur.

LE COMTE.

Un mot, qu'il te ſouvienne
Si par hazard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venoit ſuivre ſes pas,
De le chaſſer de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment à grands coups d'étrivière:
Comptez ſur moi; je ſers fidélement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Juſtement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera roſſé de la bonne façon;
Et puis après il me dira ſon nom.

Il fait un pas, & revient.

Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage;
Un beau garçon, le coq de ſon village.
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avoit quelque amant;
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être:
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCÈNE III.

LE COMTE, *ſeul.*

Hélas! il a raiſon;
Il prononçait ma condamnation:

Digitized by Google

Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame ;
Je me punis, la Baronne est ma femme :
Il le faut bien, le sort en est jetté,
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable :
Notre Baronne a l'humeur peu traitable ;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR ça, mon fils, vous épousez Madame.

LE COMTE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme ;
Elle est ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon,
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, & moi je la marie ;
Je fais la nôce en mon Château de Brie,
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur fiscal,
Jean-Roc Souci ; c'est lui de qui le père

Digitized by Google

Eut à Corbeil cette cette plaisante affaire:
De cet enfant je ne peux me passer;
C'est un bijou que je veux enchasser.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère;
Laissez Nanine aller dans un Couvent,
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne se doit pas charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc!

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais.

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie:
Je m'y connais: on tente, on est tenté;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles sont toujours un peu coquettes;
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi, sans nul déguisement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine:
Et vous pourriez....

Digitized by Google

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

Enfin, tout est baclé;
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands, j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux.
Six beaux chevaux, & vous serez contente
De la berline; elle est bonne, brillante,
Tous les paneaux par Martin sont vernis;
Les diamans sont beaux, très-bien choisis,
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... Oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE.

Oui... *à part.* Mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carosse,

Digitized by Google

Et sera prêt le soir pour votre nôce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le Notaire
Tout prêt d'ici griffonnnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout-à-l'heure,
Un bon vieillard qui gémit & qui pleure:
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller:
Il prend trop mal son tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance;
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux;
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure,
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prosperent jamais.
A Marin.
Allez chercher ce bon-homme.

MARIN.

J'y vais.

Il sort.

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, & je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au Paysan.*

APprochez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur, écoutez-moi de grace:
Je ſuis.... Je tombe à vos pieds que j'embraſſe;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux,
D'un tel orgueil je ſuis trop incapable,
Vous avez l'air d'être un homme eſtimable.
Dans ma maiſon cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlai-je?

LA MARQUISE.

Allons, raſſure-toi.

LE PAYSAN.

Je ſuis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint;
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint:
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands Seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon. Mais il trompe, & Nanine

Digitized by Google

N'est point sa fille, elle étoit orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas dans mon funeste état
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi je considere
Les bons soldats, on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît de honteux ?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE

Ce préjugé fut toujours condamnable ?
J'estime plus un vertueux Soldat
Qui, de son sang, sert son Prince & l'État,
Qu'un important que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vû beaucoup de combats,
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais sans appui comment peut-on percer ?
Toujours jetté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée !

LE PAYSAN, *à la Baronne.*

Hélas ! Madame, non.

Digitized by Google

Mais je suis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie:
Heureux alors, & bénissant le Ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain Village,
Mais plein de trouble & craignant son jeune âge;
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre au discours de Madame
Que j'eus raison: elle m'a percé l'ame,
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor
Pour les tenir par un droit légitime:
Elle ne peut les avoir eu sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur;
Et j'en mourrais de honte & de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre;
Ils sont à vous, vous devez les reprendre;
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah! mon cher fils, je suis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais; est-ce un songe? Est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

Digitized by Google

LE PAYSAN. *Il tire la bourse & le paquet.*

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre? ils ont été donnés,
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre Jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu:
Et votre nom? Je demeure éperdu!

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel mystère!

LE PAYSAN.

Philippe-Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer.
J'ai fait un crime, il le faut réparer:
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.

Il va lui-même à un de ses gens.

Holà! courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement?

LE COMTE.

Vite un carosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant.

Digitized by Google

Vous devriez être sa protectrice ;
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies
Que l'on prendrait pour de franches folies.
Mais dans le fonds c'est un cœur généreux ;
Il est né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante,
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur,
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfare
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien aſſez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il eſt tout pris.
Vous connaiſſez mon ame & ſa franchiſe :
Il faut parler, ma main vous fut promiſe ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine, & dès l'inſtant je donne,
Sans nul regret, ſans détour j'abandonne
Mes droits entiers & les prétentions
Dont il naquit tant de diviſions.
Que l'intérêt encor vous en revienne,
Tout eſt à vous, jouiſſez-en ſans peine :
Que la raiſon faſſe du moins de nous
Deux bons parens ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigriſſe :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi,
Va, je renonce à tes préſens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles loix,
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle ſort.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE-HOMBERT.

LE COMTE.

NOn, il n'est point indigne ; non, Madame.
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Tant de vertus qu'il faut récompenser
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite, & voilà sa noblesse.
La mienne à moi c'est d'en payer le prix ;
C'est pour des cœurs par eux-mêmes annoblis
Et distingués par ce grand caractère
Qu'il faut passer sur la regle ordinaire ;
Et leur naissance avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? quel titre ? & que voulez-vous dire ?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à sa mère.*

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement :
Mais qu'elle est belle, & comme elle a l'air sage!

Digitized by Google

NANINE,

Courant entre les bras de Philippe-Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE-HOMBERT.

O Ciel ! ô ma fille ! ah, Monsieur,
Vous réparez quarante ans de malheur !

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare,
Dans ma maison, pût de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il est trop vil, mais elle le décore,
Non, il n'est rien que Nanine n'honore.
Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas crû que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix,

PHILIPPE-HOMBERT.

Elle le doit, & sa reconnaissance....

NANINE, *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis,
Je vous ai vue aux genoux de ma mère :
Je vous ai vue embrasser votre père ;
Ce qui vous reste en des momens si doux ...
C'est ... à leurs yeux ... d'embrasser ... votre époux.

Digitized by Google

NANINE.

Moi ?

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Eſt-il bien vrai ?

PHILIPPE-HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE, *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE-HOMBERT.

Quel coup du ſort ! Non, je ne puis comprendre
Que juſques-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir ... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux,
L'intérêt ſeul a fait cent mariages :
Nous avons vûs les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien ;
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par juſtice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin terminez ces combats,
Et conſentez.

NANINE.

Non, n'y conſentez pas :
Oppoſez-vous à ſa flamme ... à la mienne ;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer :
Ah ! loin de lui, laiſſez-moi l'adorer.
Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père ;
Puis-je jamais vous appeller ma mère ?

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en eſt fait,
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime,
Il eſt unique... auſſi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre; à l'amour
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe....
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

FIN.

TAYLOR INST. - OXFORD -

55366094

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google